

Une Oeuvre à traverser

Wilfrid Lemoine

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

Ces lieux qui nous habitent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31185ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemoine, W. (1987). Une Oeuvre à traverser. *Liberté*, 29(5), 65–69.

WILFRID LEMOINE

Une Œuvre à traverser

Longtemps, j'ai rêvé d'une promenade du côté de chez Proust. Mes nombreuses incursions dans sa *Recherche*, de la nef majestueuse aux galeries les plus hautes qui se perdent dans l'ombre des colonnes, de même que ces fantasmes qui s'infiltrèrent lentement dans la tête d'un visiteur trop passionné devenu lui-même, en quelque sorte, partie de ce qu'il contemple quand cette chose, soit-elle une cathédrale, sollicite à la fois ses sens, ses souvenirs, ses désirs et son imagination — tels des vitraux polychromes par un jour légèrement tamisé qui éclairent doucement les bords entiers de sa conscience —, l'incite finalement à sortir du lieu magique pour dessaisir son âme d'une trop grande exaltation qui monte jusqu'à la clef de voûte de son intelligence même, épuisant ainsi ses réserves nerveuses, le pousse hors du lieu vertigineux qui risque de crouler en lui, le précipite à l'air libre, face à la nature qui, elle, ne compose pas; ainsi mes nombreuses visites dans sa cathédrale aux dimensions mouvantes m'ont parfois donné le goût d'aller chercher à la source libre de son œuvre ses lieux de vie, ces signes qui l'ont sollicité avec insistance jusqu'à ce qu'il réponde à leur appel, rentre chez lui, s'y enferme pendant des années, y construise avec minutie son œuvre magistrale, bouclant en nœud coulant la boucle de son temps pour y mourir étouffé.

... j'avais voulu donner à chaque partie de mon livre le titre: Porche, Vitraux de l'abside, etc., pour répondre à la critique stupide qu'on me fait de manquer de construction dans des livres où je vous montrerai que le seul mérite est dans la solidité des moindres parties.

(Marcel Proust, lettre à Jean Gaigneron)

Or, par un beau matin printanier, après une vaine tentative rue Lafontaine où sa maison natale n'est plus, me souvenant de l'allée des Acacias, je retournai aux Champs-Élysées où seule une modeste construction Art nouveau de fer verdâtre et de verre gris rappelle le chalet d'aisance où régnait l'étonnante «marquise» qui assista comme le petit Marcel, quelques minutes après l'accident cérébral de sa grand-mère, à la pénible sortie de celle-ci encore assez consciente pour tenter de dissimuler la gravité de son état, je passai et repassai devant cette minute du temps suspendu, exactement là où souvent le petit Marcel, inquiet, attendait la venue de Gilberte dont un jour les gestes ne seraient plus ceux du souvenir déjà lointain...

... créer comme un monde, sans laisser de côté ces mystères qui n'ont probablement leur explication que dans d'autres mondes et dont le pressentiment est ce qui nous émeut le plus dans la vie et dans l'art. Et dans ce grand livre-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui ne seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur du plan de l'architecte. Combien de grandes cathédrales restent inachevées.

(Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*)

Comme le Narrateur proustien ne pouvait plus, après avoir vu un champ de coquelicots peint par Elstir-Monet, regarder de la même façon les coquelicots dans un champ, l'ultime réorganisation du réel dans l'œuvre de Proust m'empêche d'en apprécier les modèles dans leur état naturel qui me devient un état de manque, la morne réalité de ce qui n'a pas encore pris vie, comme l'on dit prendre feu. Car le chalet d'aisance du jardin des Champs-Élysées me serait aujourd'hui indifférent s'il ne faisait partie, lui aussi, et peut-être à cause de sa discrète fonction, de la cathédrale proustienne, comme ces petits motifs sculptés derrière les aériennes statues nichées sous les ogives gothiques; cette banale structure aujourd'hui oubliée près des arbustes pollués de la grande avenue attend qu'un œil curieux lui redonne l'éclat du souvenir. Ainsi aujourd'hui, une grand-mère bouleversée dissimule encore les traits tendus de son visage derrière un châle (ou était-ce un manchon?) remonté pénible-

ment, et un jeune homme nerveux ne cesse d'appeler un fiacre qui ne vient toujours pas. Décidément, son pourtour s'étendant de plus en plus dans l'espace et dans le temps, il m'est aujourd'hui bien difficile de sortir de la cathédrale proustienne, aussi difficile que d'en retrouver certaines sources.

Par exemple, à deux reprises je fus bien près d'Illiers-Combray. Il m'amuse de constater que c'est toujours une visite prolongée à la cathédrale de Chartres — où la simultanée trouble des styles roman et gothique, autant que le bleu des vitraux, m'attire et me retient comme un aimant — qui m'empêche, faute de temps, de pousser une pointe du côté de chez tante Léonie qui est en quelque sorte le porche du temple proustien. Surtout que ni la SNCF, ni les lignes d'autocars ne semblent y conduire. Malgré leur proximité que m'indiquent plans et cartes, il m'a été impossible, jusqu'à maintenant, d'aller de Chartres à Illiers comme, dans son enfance, le petit Marcel ne savait pas que les côtés de Swann et de Guermantes pouvaient se joindre. Plus tard cependant, cette découverte le conduira au mariage de Gilberte et de Saint-Loup, à la croisée du transept.

À la Recherche du temps perdu est si méticuleusement composé [...] que le dernier chapitre du dernier volume a été écrit tout de suite après le premier chapitre du premier volume.

(Marcel Proust, *lettre à Paul Souday*)

Car son temps enfui, il l'a structuré, sculpté, reconstruit dans une recherche totale, aussi bien architecturale que psychologique, que le lecteur pressé ou superficiel ne voit pas; sitôt rebuté par la futilité mondaine de certains personnages, ce lecteur refuse, à leur exemple, d'aller au delà des seules apparences. Il ne s'est pas encore donné le temps de saisir toute l'ironie corrosive du Narrateur qui, justement, creuse sans arrêt la réalité profonde sous tous ses vernis et ses mensonges, et donne à voir le réel que tentent d'occulter les travestissements, volontaires ou non, de tous, y compris du Narrateur. Sont ainsi révélés dans l'être profond l'éclat des vitraux et l'ombre des colonnades, le côté soleil et le côté sombre, l'espace

Swann et l'espace Guermantes qui se rejoignent en branches d'ogives au sommet de l'œuvre, là où les illusions disparaissent; où ombre et lumière se confondent, tout en haut, sous la voûte, il y a une clef.

Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple me félicitèrent de les avoir découvertes au microscope quand je m'étais, au contraire, servi d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails.

(Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*)

Est-ce vraiment pour me libérer de l'enchantement obsessionnel de l'œuvre que ce beau jour de printemps frais et ensoleillé, je décidai d'aller saluer Marcel Proust au Père-Lachaise? Paul Morand avait bien indiqué: «il est en haut, au fond». Mais rien n'est aussi simple, ni chez Proust, ni au Père-Lachaise où les avenues, rues, allées et ruelles de l'immense nécropole n'en finissent plus de se développer en lacis, courbes, carrefours, multipliant les chapelles gothiques, les statues pensives, les orgueilleux mausolées, les anges graves jouant du théorbe, voies ondulantes comme ces phrases qui se courbent, s'étirent en revenant sur elles-mêmes, hésitent et révèlent à bout de souffle une musique renouvelée. Les hasards de ma déambulation me conduisirent en des lieux inattendus, chez Simone Signoret par exemple, dalle de marbre ocre recouverte d'une multitude de fleurs dont une immense gerbe d'orchidées fraîches, telle une concevable attention du Narrateur sur la tombe de la Berma du temps enfui. L'encombrement silencieux de la grande cité funéraire me parut, comme la bibliothèque de Babel rêvée par Borges, d'une infinité croissante où l'ordre n'est que de surface.

C'est bien involontairement qu'à plusieurs reprises je revins sur mes pas; impatient, je me sentais pris au jeu inextricable du labyrinthe lorsque, derrière un monument quelque peu hautain qui la dissimulait, j'aperçus la simple dalle funéraire de Proust, un rectangle de

marbre noir poli aux inscriptions gravées d'or. Je m'y arrêtai longuement.

Il y repose auprès de sa mère dont le baiser tant attendu dévale lui aussi l'évanouissement du temps qui étrangement servit d'assises à un monument de sensibilité et de rigueur extrêmes. Je regardais, ému, la dalle de marbre qui me semblait aussi lourde que la certitude de ma propre mort. On y avait déposé des fleurs encore humides de rosée. Je regrettai qu'elles ne fussent miennes.

L'idée de ma construction ne me quittait pas un instant [...] J'étais décidé à y consacrer mes forces qui s'en allaient comme à regret, et comme pour pouvoir me laisser le temps d'avoir, tout le pourtour terminé, fermé la porte funéraire.

(Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*)

Statues et gargouilles dans l'espace mouvant de couleurs et d'ombres, de la porte noire de sa crypte jusqu'aux flèches élancées de ses clochers, ainsi que le soleil dans sa course perpétuelle modifie sans cesse notre perception des choses, Proust révèle dans sa trajectoire la fragilité de toute apparence.

Il réussit la jonction d'Illiers, lieu réel, et de Combray, création d'une géométrie variable dans le Temps qu'il a reconstruit.